

Pour Gérard Thiriet, agriculteur d'Attiches, « le progrès a tué le métier »

Publié le 11/08/2014

Gérard Thiriet est né dans la ferme familiale du Petit Paradis, voici 62 ans. Et il a bien l'intention d'y finir ses jours, même s'il n'est pas sûr que son fils prendra la relève. Il se dit en retraite, mais travaille encore six à sept heures par jour, sept jours sur sept. Gérard est un paysan heureux... même s'il enrage que presque toute la profession soit passée à l'agriculture intensive.

L'agriculteur du Petit-Attiches a arrêté la production de lait l'été dernier ; ses pâtures accueillent des pensionnaires venues d'autres exploitations.

Gérard Thiriet nous reçoit dans la cuisine de la ferme, autour d'un café. Son épouse participe à la conversation, entre deux clients venus acheter fruits et légumes de saison, qui viennent faire un brin de causette sur le seuil de la ferme. Le petit magasin n'a pas d'horaires : « *On est toujours là* », explique Brigitte Thiriet. Et pour cause : « *On n'est jamais partis. Sauf trois jours dans le Loir-en-Cher, en 2007, pour un mariage !* », se souvient Brigitte Thiriet. Aucune envie d'aller voir si l'herbe est plus verte ailleurs : les Thiriet sont heureux dans leur petit paradis.

À la retraite, il travaille

L'agriculteur, officiellement en retraite, a arrêté la production de lait il y a tout juste un an : « *Je ne faisais que 120 000 litres, la qualité n'était plus payée. On reçoit la même chose que ceux qui font du brin !* ». Et ces vaches, derrière la ferme, alors ? Vingt bovins en pension. Ça donne un revenu complémentaire et ça entretient les pâtures.

En plus du blé, Gérard Thiriet continue de cultiver les betteraves fourragères, des pommes de terre et d'autres légumes, qu'il vend au détail : poireaux, carottes, petits pois, salades, courgettes, panais, etc. Il nous montre fièrement son champ planté de hautes rames de haricots perche, une variété trop oubliée. Mais, paraît-il, délicieuse.

Pas d'antibiotiques aux lapins

La ferme, où règne un joyeux désordre, compte un hangar et plusieurs dépendances. Ici, la calibreuse pour les pommes de terre ; là, des tracteurs et autres engins aux dimensions imposantes ; au fond, les lapins vivent dans des clapiers comme on n'en voit plus guère : « *Les gens disent que 10 €, c'est trop cher, ils n'imaginent pas le travail. On les élève sur paille, sans antibiotiques. Pour un bon lapin, il faut trois mois* », détaille notre homme en ouvrant un grillage. Deux beaux spécimens couleur caramel s'agitent.

« Il va falloir revenir en arrière »

Le fermier est attaché à ses méthodes « à l'ancienne ». Pas par nostalgie, mais parce que c'est meilleur pour la santé et que ça fait vivre les gens. « *Oui, j'ose dire qu'il va bien falloir revenir en arrière ! Sinon, on court à la catastrophe. Les bêtes ne vont plus en pâture, il y a de moins en moins de familles de ferments lactiques. Aujourd'hui, deux ou trois fermes suffisent à remplir la cuve d'un camion, là où il en fallait au moins une trentaine dans les années soixante...* » Rien qu'à Attiches, Gérard se souvient d'une époque où le village comptait 22 fermes ; il en reste cinq. « *Le progrès a tué le métier* », résume-t-il, lapidaire.

